

LE TOURBILLON DE LA MORT

Marcelle Randal vient d'être assassinée !...

Qui donc, Marcelle Randal ?...

Rien ou plutôt si peu de chose... une jeune femme.

Assassinée ? ! Par qui ?...

Par personne et tous... par Anonyme, cet assassin terrible.

C'est, d'ailleurs, un fait bien banal...

Elle aurait pu montrer son cul, en particulier, et risquer les flics et la syphilis à chaque coin de rue ;

elle aurait pu fabriquer des allumettes, à la manufacture, et voir tomber ses ongles et ses dents sous le travail de la nécrose ;

elle aurait pu faire des robes chics, rue de la Paix, dans quelque entresol et crever lentement de la tuberculose ;

elle aurait pu faire du point de dentelle pour les fichus de théâtre, user ses yeux, se voir devenir aveugle ;

elle aurait pu être mannequin et, sous le corset d'acier, faire taille fine dans les grands magasins, pour mourir de consommation, l'estomac écrasé ;

elle aurait pu, elle aurait pu...

Elle faisait, au Casino de Paris, le Looping the loop, elle bouclait la boucle, elle exécutait le Tourbillon de la Mort.

Fille de misère, elle était de la chair à plaisir, de la chair à luxure, pour Monsieur ou pour Madame, pour le Père ou pour le Fils, pour l'Individu ou pour la Foule, pour les Yeux ou le Bas-Ventre de l'Anonyme.

— Pour le plaisir du bourgeois, du riche, des exploités, dira le socialiste.

— Pour le plaisir de tous, répondrai-je, pour le plaisir des gens honnêtes.

Au Vélodrome, aux courses de taureaux, à la Ménagerie, à l'Hippodrome, les places se garnissent. La tribune et le populaire sont pleins, s'il y a quelque espoir de mort.

C'est de la foule... des riches et des pauvres. Un même ventre de femelle a conçu un même cerveau médiocre.

Tenez, voyez-les tous :

Terriblement rapide, sur la piste du Vélodrome, la bicyclette suit la motocyclette de l'entraîneur et derrière, grondant, vient l'entraîneur du concurrent. La panne du premier et la voilà à terre et le second marchant toujours broiera machine et homme. Aux virages où, à chaque tour, l'homme frôle la mort, la foule est plus serrée, se dispute les places. Elle attend l'accident, l'écrasement. Il y a des femmes, là ; il y a des hommes ; ça monte sur une table quand ça voit une souris, ça ne peut assister à la mort d'un poulet. Mais tout ça a le cou tendu, la bouche convulsée, les narines ouvertes et c'est comme une déception, lorsque le dernier concurrent est passé indemne... ils attendent anxieusement le tour suivant.

A la Ménagerie, ils espèrent le lion féroce, le lion qui n'a pas mangé, ou le tigre mauvais ou l'ours blanc ; la bête dangereuse qui broiera dans ses dents quelques membres du dompteur.

O voir la tête de celui-ci dans la gueule du lion.

A l'Hippodrome, il faut des acrobates dans les positions les plus dangereuses, le plus haut possible, et sans filet... ô sans filet, surtout... que le corps s'écrase sur le sol, qu'on voie le sang gicler et qu'on puisse s'apitoyer, pleurer sur la victime.

A la Corrida, l'on crie lorsque le taureau est trop calme, où le toréador pas

assez osé. Quelle joie quand c'est la terrible bête qui rentre dans l'arène, celle dont les cornes redoutables jettent l'homme ensanglanté aux pieds de ces femelles de la Haute et du Peuple.

Au Casino de Paris, c'était le Tourbillon de la Mort. Vous entendez bien le Tourbillon de la Mort. L'automobile faisait un bond terrible, tournait sur elle-même et reprenait sa route. Sur le siège, une femme était liée. Elle devait peser quarante-sept kilos. Et la famille la soumettait à un régime spécial qui la débilitait.

Il ne fallait pas que celle-là prit des seins pour nourrir les petits d'un capitaliste, où qu'elle se fasse une croupe suggestive pour donner à peloter à quelque vieux rentier : elle devait rester la 47 kilos, ni plus ou moins, pour la luxure baroque du spectateur.

Elle a été assassinée par l'Anonyme.

L'Anonyme, l'Honnête homme n'assassine pas au coin des rues, il y a trop de risques et trop d'aléas. Il assassine en douceur.

Pour flatter sa passion, celle du public des places à un louis comme celle du public des places à dix ronds, des hommes, des femmes jouent avec la mort, ainsi que l'ouvrier joue avec l'empoisonnement, l'épuisement, pour contenter le capitaliste, son maître.

Le public enfiévré veut que le dompteur mette sa tête dans la gueule redoutable. Je songe que parfois, les crocs se faisant sentir alors que la foule exclame ; l'homme doit gronder en lui-même :

« Salops, pour que ma smala, tout à l'heure, mange, boive et se pagnote, vous me faites sentir la mort. Maçons, charpentiers, tailleurs, peintres, employés — foule du peuple qui crie contre l'exploiteur, — tu es mon exploitateur ; mon blanc de cêruse à moi, c'est la gueule du fauve ; tu es mon Lebaudy ou mon Expert-Besançon. Exploiteur, va. »

Du haut en bas de l'échelle, la race des ignorants se torture elle-même.

Ceux qui dirigent et ceux qui obéissent demandent à grands cris l'émotion poignante... Le petit boutiquier après avoir bien trompé, à son comptoir ; l'ouvrier honnête après avoir bien obéi à son atelier, veulent le spectacle réjouissant, où la vie de quelqu'un soit en danger.

Ils manifestent leur « veto », leur volonté.

Le Vélodrome doit rétablir l'entraînement avec motocyclette ou fermer ses portes.

Il faut le numéro sensationnel.

La petite Marcelle Randal a été assassinée par les spectateurs du Casino de Paris, qui ne voulaient lui donner à manger que si, tous les soirs, elle risquait la mort pour contenter leur appétit de sang.

C'est une victime de l'exploitation anonyme des hommes les uns sur les autres. Une victime de la bêtise et de la cruauté de ce peuple primitif maladroitement civilisé.

Il est temps que les idées anarchistes se développant, viennent apprendre aux hommes la douceur, la régularité qui ne s'acquiert que par la santé du corps et du cerveau.

Il est temps que les idées anarchistes viennent apprendre aux hommes, à ne tuer son prochain homme, son prochain animal que lorsque le développement normal de son individu en fait une nécessité.

Que de meurtres en moins le jour où on ne tuera plus qu'utilement.

Travaillons donc à faire venir l'heure du Tourbillon de la Vie.

Albert LIBERTAD.

Chiquenaudes

et

Croquignoles

Distributeurs automatiques.

Les jurés deviennent de plus en plus des distributeurs automatiques de oui et de non.

Les plus petites affaires leur donnent à résoudre en une de ces monosyllabes les plus abracadabrantes des questions. Pour Philip c'était 26 seulement mais pour l'affaire d'Amiens, ce n'était pas moins de 676.

Ne serait-il pas possible de remplacer leurs oreilles par les orifices à monnaie des distributeurs à cadran coloré qu'on trouve maintenant dans tous les bars, et les paroles sonores de l'accusateur public par quelques jetons sonnants. Les réponses ne seraient pas plus extravagantes.

Ça aurait un avantage, il serait plus facile d'aller chercher des appareils chez le fabricant que de tirer les jurés de leur lit quand la frousse y tient ces défenseurs de la société bourgeoise et de plus les automatiques ne foudroieraient pas dans leur culotte comme certains de ces messieurs lors du procès Jacob.

Ça serait plus propre et plus régulier, car lorsqu'on confie la tête de son prochain au hasard on ne saurait jamais trop bien faire.

— 0 —

Pèlerinage.

Le Libertaire nous avise que le P. L. M. avec le concours de l'agence Lubin organise à prix réduits un voyage en Italie à l'occasion de la semaine sainte à Rome.

Ce doit être une annonce pour les libertaires chrétiens.

— 0 —

Fait divers ouvrier.

Un gardien de service faisant sa ronde dans sa division en la Bourse du Travail rencontra dans l'escalier B, un individu qui s'était endormi en lisant la Voix du Peuple. Il le réveilla et lui demanda ses papiers. L'homme refusant de les montrer, il le mena à la Commission administrative, où l'inculpé les exhiba.

Après constat de son état-civil, de sa profession de boulanger, l'homme a été mis en liberté.

— 0 —

Un aveu naïf.

A la fin d'une réunion organisée par le parti socialiste, à Nanterre, un socialiste à bout d'arguments, ne pouvant plus rien trouver à dire en faveur de la politique, s'écria : « Ça n'empêche pas, citoyens, qu'il faut venir en masse dans les syndicats. »

Immédiatement, P-J s'est offert pour venir au groupe d'études sociales de Nanterre, démontrer l'absurdité du syndicalisme. Ce fut un seul cri dans le bloc des socialistes : « Nous n'avons pas besoin de vous entendre. » Un éclat de rire des camarades accueillit cet aveu naïf.

C'est ce qu'on peut appeler adopter une idée à priori sans vouloir courir le risque de la rejeter après examen.

C'est la méthode des calotins.

CANDIDE.

Les Emeutes à Limoges

Jeter rapidement sur le papier les sensations différentes qui vous poignent aux nouvelles de Limoges est une besogne douloureuse. La main tremble de colère. On regrette de ne pas être là-bas, afin de dire le Verbe puissant qui mène à l'action.

Hier, la Petite République, cet organe répugnant entre tous, sous la signature de Gérault-Richard, écrivait que c'étaient des garnements qui avaient été piller les armuriers, et le soir même, Labussière, le maire socialiste, pleurait sincèrement, je n'en doute pas, suppliant la foule en révolte de ne pas se jeter sans armes sur les soldats.

Gérault a raison. Ce sont des garnements qui ont agi utilement.

Les ouvriers honnêtes ne pillent pas les armuriers : ils se terront habituellement ; leur révolte consiste à aller voter pour le député socialiste ou à payer leurs cotisations syndicales, et quand ils se fâchent, ils vont la poitrine à l'air, comme là-bas en Russie, devant les balles des soldats. Les ouvriers honnêtes ne savent tuer que légalement quand ils sont soldats.

Car les soldats sont des gens honnêtes, des assassins à gages. Fils d'ouvriers et de paysans, ils ont quitté l'atelier et la terre ; ils ont laissé en leur pays, père et mère, frères et amis, sont partis revêtir la livrée, afin de défendre l'organisation sociale dont ils ont été, sont et seront les victimes. Imbéciles !

Jamais il ne me vient à l'idée de plaindre les hommes lorsqu'ils portent l'habit de soldat, ils peuvent en crever, cela ne saurait me toucher.

Ils ont accepté d'être là, pour défendre le sol qui ne leur appartient pas, le fainéant qui prélève les rentes, l'industriel qui torture leur corps sous le travail, le commerçant qui les vole... Tant pis pour eux.

Ils ont pris le fusil pour tuer leurs camarades, non par besoin personnel, non pour manger, mais pour obéir, qu'ils crévent donc, comme je souhaite que crévent toutes les bêtes venimeuses.

Il est évidemment des exceptions, mais si rares qu'elles ne peuvent entrer en ligne de compte.

Ce ne sont pas les bourgeois, ce ne sont pas les industriels, ce n'est pas Hiveland, que les révoltés trouvent en face d'eux, c'est le soldat, le camarade d'hier, qui le fusil en main, les tue sans pitié.

On parle des pierres reçues qui excitent ces bêtes. Si ces gens là, sans s'occuper de l'acte de leur voisin, levaient la crosse ou arrêtaient leur cheval dans la charge, les pierres ne tomberaient pas sur eux. Et s'il y avait là des conscients, ils comprendraient bien que la pierre n'est pas pour l'individu mais pour le soldat et que ce n'est pas de tirer une balle qui sera le remède, c'est de ne plus être soldat et de redevenir un homme le plus vite possible.

C'est le peuple qui se tue lui-même. Les bourgeois regardent. Haviland, de sa fenêtre, lisant la Petite République peut voir les ouvriers honnêtes, en livrée, tenant des armes pour le défendre, lui, le maître, tirant sur les ouvriers honnêtes, en habits de travail, sans armes, afin de ne pas être des garnements (Petite République, du 17 avril).

J'ai le bonheur d'être un garnement, aussi je pense que le premier travail à faire est de se munir de moyens défensifs et offensifs, quand on doit rencontrer la force ouvrière devenue force capitaliste.

Mais il n'est besoin de rien, quand on rencontre un vermine hypocrite du genre de Gérault-Richard, pour lui foutre un coup de pied au cul.

Débarrassons-nous des mauvais bergers.

A. L.

La Journée de huit heures

Pour entretenir l'état actuel des choses, pour suffire à la consommation de la population habitant cet hexagone irrégulier appelé France (1), une grande partie de cette population travaille, les hommes une moyenne de 11 heures par jour, les femmes une moyenne de 10 heures.

Ainsi en décident les lois.

Mais personne n'ignore que ces moyennes ne sont qu'un minimum et que des statistiques faites en toute garantie donneraient une moyenne de 14 à 15 heures de travail tant pour les hommes que pour les femmes.

Pendant ces heures de travail, dans la plupart des cas, l'ouvrier déploie une atten-

(1) Il est évident que cette critique peut s'adapter à tous les pays.

tion continue, une énergie intensive, soit qu'il suive le moteur mécanique, soit qu'il veuille vaincre la concurrence possible.

Partout, dans ce pays, on se préoccupe de diminuer d'une façon effective la durée de la présence, et aussi l'attention intensive et déprimante portée pendant cette présence.

Les ouvriers se sont syndiqués ; c'est à dire se sont réunis par corps de métier ou à peu près et ont envisagé le problème, chacun à des points de vue différents.

Ils ont laissé à la porte leur mentalité, leurs desiderata d'homme, pour prendre ceux de peintre d'enseigne ou de contrôleur de métro.

Ces syndicats différents se sont groupés par similitude de métiers, en fédération, prenant un intérêt spécial nouveau, sans pour cela rien perdre de leur état déjà noté.

Ces fédérations forment la Confédération du travail. Cette dernière doit tenir compte et respecter les intérêts fédératifs et plus loin les intérêts des syndicats.

La Confédération générale du Travail se déclare autorisée pour résoudre les passionnants problèmes dont nous parlions tout à l'heure.

— Diminution de la durée du travail.

— Diminution de l'intensité de ce travail.

Voyons les premiers actes de la C. G. T., en vue de hâter la solution de ce problème économique.

Par décret daté du, il a été décidé que les ouvriers ne travailleraient plus que huit heures, à partir du premier mai 1906.

Le chiffre est posé : ce n'est pas 8 heures 1/4 ni 7 3/4, c'est 8 heures exactes.

Rien n'est changé depuis 1848, dans l'économie sociale, c'est bien huit heures maintenant comme il y a 60 ans.

Sans s'attarder au fétichisme de cette date du 1^{er} mai si peu réjouissante pourtant et si ridicule pour les ouvriers, ni à la fixation socialiste des trois-huits (voyez chapeau), examinons de quelle façon la C. G. T. prétend arriver à une bonne solution.

Elle commence tout d'abord une propagande dans le but d'amener l'opinion à être favorable à la journée de huit heures. Affiches, placards, étiquettes, affirment que l'ouvrier ne devra travailler que ce laps de temps à partir du 1^{er} mai 1906. Et ce, évidemment, en conservant le même salaire minimum donné pour les 10 heures.

Nous ne parlerons que pour mémoire, du langage tout spécial employé dans les affiches et les placards... c'est le même, à des mots près, que celui employé par les quarante huitards, les républicains, les socialistes, et le « prolétariat tout entier » cotoie « l'affranchissement de la classe ouvrière ».

Attachons-nous à connaître les moyens qu'elle veut employer, la propagande ayant donné ses fruits, pour la mise en exécution de ce croquis social.

Si les individus attachés à un labeur quelconque, pendant dix heures (officiel), douze, quatorze heures (réalité), ne travaillent plus que huit heures, ce labeur nécessitera 1/5 (officiel), 1/4, 1/3 même (réalité) de main d'œuvre de plus, ou bien l'intensité de leur travail s'augmentera de 1/5, 1/4, 1/3 selon les circonstances.

Le nombre des chômeurs est-il assez grand pour remplacer cette main d'œuvre. Il est bien évident que non.

Dans ce cas, l'intensité du labeur pendant la présence augmentera et la deuxième face du problème ne se trouvera pas résolue.

Les ouvriers pourront toucher le même salaire pour huit heures que pour dix heures ! Mais qui donc ignore que le salaire n'est que le rapport marquant les besoins immédiats de l'ouvrier ? La valeur du salaire n'existe pas en lui mais bien plutôt dans la commodité qu'il donne d'acheter les objets de consommation. Si le prix de revient de ces objets a augmenté, le prix de vente en sera certainement augmenté et avec la même somme d'argent on aura moins de produits.

Il faudrait presque arriver à demander avec la réduction des heures de travail, au cas où une nouvelle main d'œuvre viendrait s'ajouter à la première, une augmentation de salaires pour arriver à vivre aussi bien qu'auparavant.

Il est entendu que pour l'instant nous nous plaçons dans la relativité de l'organisation actuelle.

Nous prétendons que la route suivie par la C. G. T. est impraticable, nous disons plus, la C. G. T. ne peut pas résoudre ces problèmes, elle est, par son essence même, incompétente en la matière. Les moyens à employer entraînent immédiatement sa dissolution.

Que faut-il donc faire ?

Nous regrettons de renvoyer au prochain numéro mais les camarades comprendront quelle utilité il y a de traiter à fond un pareil sujet.

L. A. BORIEUX.

(A suivre).

A MADAGASCAR

C'est étonnant les Malgaches ne sont pas arrivés à notre sagesse. Lorsqu'on vient leur réclamer l'impôt, c'est par des coups de fusil qu'ils répondent.

Ils ne sont pas reconnaissants de la civilisation que nous leur portons. On veut construire dans leur pays un chemin de fer, ils ne s'y prêtent pas de bonne grâce.

Dans les pays civilisés, en France notamment, que n'importe quelle association de capitalistes, commence un funiculaire pour monter au mont Blanc : c'est un bonheur pour la population. Ça fait travailler l'ouvrier.

Pas un d'eux ne montera jamais par ce moyen admirer le spectacle magnifique...

Qu'importe.

Le chemin de fer qui prépare les voies des spleing-cars va à pied. Il chemine.

Le Malgache n'a pas la nature généreuse du chemin de fer de France. Il ne veut pas construire la voie ferrée pour les intérêts des commerçants et industriels du pays. Alors pour bien montrer que le salariat actuel n'est que l'esclavage ancien, différent en cela que l'ouvrier paraît y porter son consentement, pour bien montrer cela, dis-je, on a obligé par la force les Malgaches du Sud à travailler à l'établissement des voies.

Comme ce ne sont pas des esclaves dont la vie importe, on les nourrit et on les loge mal.

Ils se révoltent. Ils laissent les voies inachevées. Ils pillent les magasins de la Compagnie. Ils se retirent sur la montagne. Ils font la guérilla.

Là-bas, ils ont pour eux, la nature qui foudroie les fièvres aux envahisseurs tout en les laissant indemnes.

Une campagne nouvelle se dessine, y a-t-il encore un 200^e régiment pour s'engager.

Quel est celui cette fois qui va fournir le modèle de voitures qui ne marchent pas.

Pour quel Lebaudy faut-il marcher encore ? Au nom de la Patrie, de l'honneur du drapeau, du développement colonial, qui enverra-t-on assassiner ou se faire assassiner ?

Le rôle de la France est de défendre les nationalités vaincues. Quillard pleure sur les Arméniens que ces ignobles Turcs tuent à cimeterre veux-tu. Pressensé et d'autres des plus purs sont de la Société des Amis du peuple russe. Mais enfin voudrait-on véritablement qu'ils s'occupent de choses aussi proches d'eux et qui pourraient leur porter quelques désagréments.

Ils ne sont pas reçus dans les salons du grand Turc ou de Trépoff, mais il y a peut-être promesse de mariage entre Painlevé et la fille de quelques Lefèvre (voitures).

Jaurès l'a bien dit ; alors qu'il parlait de l'affaire de la Mano-Negra, se faisait l'ignoble condamnation des inculpés de la révolte de Margueritte (cas similaire aux Malgaches) interrogé sur cette affaire et l'attitude à prendre, il répondit : « L'affaire n'a pas assez de recul. On ne peut pas bien juger. »

Ce gros homme a toujours le mot de la fin.

Que les Malgaches se révoltent, qu'ils tuent quelques uns de nos fils, les patriotes ne peuvent que les approuver, ils libèrent le sol national de la présence de l'étranger, et les antimilitaristes ne peuvent que se réjouir, cela fait de la chair à soldat de moins.

MATAR.

VERTUS FAMILIALES

Lorsque Philip fut englobé dans cette maladroite affaire de Liège, la police parisienne après l'avoir arrêté, fit perquisitions sur perquisitions à son domicile.

Sa mère ne connaissant autre chose de compromettant que les armes, avait pris le soin de garder sur elle un revolver et un poignard ; armes-jouets que tous les jeunes gens achètent pour les laisser se rouiller dans quelque fond de tiroir.

Mais pour cette pauvre femme, ces armes étaient un poids terrible et elle n'avait d'autre idée que de s'en débarrasser sans porter tort à son fils. Elle songea à son fils aimé. Elle lui porta les fameuses pièces.

Ce dernier revêtit ses plus beaux habits. Fouilla dans ses papiers. Trouva une lettre de son frère. Et il partit à la préfecture de police où il déposa armes et lettre, en disant à peu près ceci : « Je n'ai et ne veux avoir aucun rapport avec mon frère. Mon frère est anarchiste, etc... Moi, je me suis toujours bien conduit. Ce n'est d'ailleurs pas étonnant qu'il soit ce qu'il est, il a été

mal élevé, ma mère a eu de l'inconduite. »

La lettre déposée par la brute devait dans son idée porter tort à son frère, Albert Philip y disant en toutes lettres qu'il était anarchiste. Mais ce point étant connu, elle lui fut plutôt favorable. Envoyée de Belgique, à un moment où Philip avait projeté de désertir, il donnait les raisons de son acte : d'abord, le dégoût qu'il avait de la violence ; l'idée qu'il avait que la vie d'un homme est inviolable ; qu'il ne pouvait avoir d'ennemis, etc.

Alors que tous ceux qui avaient approché Albert Philip, tous ceux qui connaissaient sa simplicité, sa vie de travail, s'inquiétaient afin de porter un témoignage en sa faveur, tâchaient même d'en recueillir, à ce moment le frère, honnête commerçant, bistro, n'avait que l'idée de se garder de tout contact. Il allait même au devant du danger. Il ne restait pas indifférent. Il devenait dénonciateur. Il acceptait le dépôt de la mère, mais pour mettre sûrement les armes et les charges contre son frère dans les mains de Qui-de-Droit.

Aux endroits où Albert Philip avait vécu, presque personne ne fut indifférent, la plupart furent manifestement sympathiques. Le frère, au nom de l'honneur du nom venait assurer le Représentant de l'Ordre social que ce dernier avait au moins un défenseur en sa personne, en lui, empoisonneur patenté, voleur régulier.

La famille apparaît dans toute sa bêtise et toute sa mesquinité. Groupement de hasard, elle ne réunit pas les affinités, mais le plus souvent les tempéraments les plus antagonistes.

Sous le même nom, comme sous la même loi, vivent des individus absolument différents et pourtant chargés au même titre de défendre l'honneur de la famille.

Rien ne les réunit que ce lien subjectif, cette forme de religion, cette façade derrière laquelle il n'y a rien.

La véritable famille est celle que créent les affinités, essentiellement mouvante, changeante et dont la forme est dans une affection et surtout dans un but commun.

Albert Philip, a comme nous le disions dans le numéro passé, 15 ans de travaux forcés. Nous n'avons pas à parler de la surprise douloureuse que causa la condamnation de cet enfant.

Le fratricide peut dire avoir sa part dans cette condamnation terrible.

L'individu est bistro avenue Trudaine.

Jacques GRINCHEUX.

DU BRONZE !

Un bruit nous parvient, comme un écho affaibli, des profondeurs maçonniques. Des gens vont, viennent, des gens se mettent en mouvement. Un travail va être tenté.

Nul effort humain ne devant nous rester étranger, notre âme de révolutionnaire se sent toute angoissée. Cette agitation souterraine nous semble le prélude de quelque chose de grand qui va s'accomplir. Les consciences s'éveillent ; des énergies latentes vont se manifester. Espérons ! Il y a tant à faire !

Mais que va-t-il se passer ?

Ne ricanez plus, profanes ! Il nous fallait une statue de Louise Michel, l'icéonoclaste. La franc-maçonnerie va nous la donner.

Et c'est ainsi qu'on fait les Révolutions ! On se rappelle le prologue de la Grande de 89.

Depuis le Peuple a évolué, ses desirs sont plus purs, ses aspirations sont plus nobles !

« Du pain, du pain ! » hurlaient les bandes affamées en marche sur Versailles. « Du bronze, du bronze ! » clame la foule idolâtre de notre époque imbécile.

Les Exigences intellectuelles priment les mesquins besoins de l'estomac. La Religion est morte ; nous l'avons tuée. Mais il faut savoir remplacer ce que l'on détruit. A l'adoration absurde des dieux, à la fois naïve et crédule, opposons le

respect des grands hommes, le culte des héros qui ont honoré l'Humanité. Il nous faut du bronze.

Cet instinct fétichiste se manifeste dans tous les actes de la vie. Au lieu de réaliser nous-mêmes le type de perfection que nous avons conçu, nous nous ingénions à le rechercher en autrui, et lorsque nous croyons l'avoir trouvé, nous mettons en lui tout notre espoir. Ce sentiment se retrouve sous des formes diverses, toujours le même : en amour, en politique, en philosophie. Et toujours une défaillance de l'Élu nous semble une trahison, nous cause une déception et nous irrite.

Les timides, les incertains, les pensifs et les brutes laissent à d'autres le soin d'agir. Leurs volontés, leurs croyances sont pétrifiées en une statue qu'ils contemplent, une formule qu'ils répètent, un individu qu'ils encensent. Le premier roublard venu, ayant un peu le sens de la réclame, fait marcher à son gré le populo. Tel chansonnier pourvu de bagout et d'aplomb, rimant en couplets loufoques les dégoûts de la vie de caserne et la gloire des généraux de la république, fait fureur. On afflue à la caisse ; et de cabotin il se fait « entôleur ».

Pour une belle barbe, la promesse formelle de la lune en tranches, les individus emboîtent le pas. On s'inscrit, on s'enrôle.

Et ainsi de tout temps, l'histoire des peuples n'est que l'histoire de quelques conquérants, de quelques politiciens. Ceux-ci surtout connaissent à fond l'art d'exploiter l'inconscience moutonnière des masses. L'un d'entre eux, de nos contemporains, l'honorable M. Meslier, exprimait récemment en une phrase, le mépris en lequel il tient les gens qui votent. Répondant à des interrupteurs qui se défendaient d'être de la race des électeurs, plein de dédain il lâcha cet aveu : « Vous êtes bien dignes de l'être. » Il serait à désirer que ce sympathique parlementaire parlât ainsi dans sa circonscription.

Pour nous, nous jugeons que c'est dans la mentalité individuelle que réside le mal. C'est donc contre elle qu'il faut lutter et réagir. Ne créons pas de nouvelles icônes.

La pensée doit être agissante et féconde en actes. Travaillons nous-mêmes, pour nous-mêmes. Ne gaspillons pas nos forces à réclamer pour 1906, l'esclavage de 8 heures. Nous ne rencontrerons plus d'obstacles à notre bonheur quand nous aurons détruit ceux qui sont en nous.

Léon ISRAËL.

L'ANARCHIE n'a pas de collaborateurs. Les camarades n'ont pas pu lire la traditionnelle liste de gens autorisés qui promettent leur concours et qui n'écrivent jamais, à moins que l'on n'exhume leurs idées passées, ce qui risque fort de les vexer.

C'est dire que nous avons besoin de l'apport d'idées de tout ceux que cette feuille intéresse.

L'ANARCHIE n'a pas de prétention non plus à l'inédit. Tout ce qui a été écrit, a été écrit pour nous, si nous le jugeons convenable. Nous ferons donc le plus utilement possible des excursions dans tout ce qui est paru.

NOUVELLE

SELON LA NATURE

Le navire fit naufrage. Trois passagers qui s'accrochèrent à des vergues et à des épaves furent jetés sur la côte d'une petite île. C'étaient deux Français, le mari et la femme, et un Anglais qu'ils ne connaissaient point.

Ils ne perdirent pas leur temps à se lamenter ni à combiner d'inutiles signaux. Le couple sécha ses vêtements derrière une roche, l'étranger derrière une autre, et tous trois partirent à l'aventure. Une heure leur suffit à constater que, seuls, des troupeaux d'antilopes et des bandes d'oiseaux habitaient leur nouveau domaine. Les côtes étaient nues, mais il y avait au centre une source, un peu de verdure et un bouquet d'arbres gigantesques. Les deux hommes décidèrent — par signes, car ni l'un ni l'autre

sente ? On a déjà amélioré les méthodes pour cette étude ; on n'a oublié qu'une chose, c'est que l'enfant ne devrait apprendre à lire que vers sept ou huit ans, plus tard même selon les tempéraments.

Dans ce cas, comme dans tous, c'est aux anarchistes qu'incombe la tâche d'employer la méthode expérimentale. Démontons la pédagogie officielle faite pour fabriquer des esclaves ; bâtissons une pédagogie qui conviène à des cerveaux d'homme.

Anna MAHÉ.

L'ART & LA VIE

Dans la bataille des idées, à tous les instants, nous nous trouvons en face de nos faiblesses, de nos aberrations ; chaque jour nous en fait découvrir de nouvelles.

C'est ainsi qu'il est de coutume, presque générale parmi les anarchistes d'avoir des prétentions artistiques, de poser à l'esthète, de se considérer comme surhommes, ayant seuls la faculté de goûter des sensations inconnues au commun des mortels.

Hommes et femmes anarchistes font de la peinture, de la musique, voire de la sculpture !

Ils sont connaisseurs en opéras, en chefs-d'œuvre, en classique et en romantique, etc. Ils allient tout cela avec le tabac et l'alcool !

Hélas ! Qu'est-ce que toutes ces choses ont à faire avec la logique saine, simple et scientifique de la vie ?

Il est une chose dont nous pouvons nous rendre compte pourtant bien facilement. Nous sommes des animaux possesseurs d'un organisme comportant des besoins adéquats à sa conformation. Quoi de plus simple, que de déterminer ces besoins et par conséquent les mouvements « utiles » que nous devons faire pour arriver à les satisfaire.

Etudier notre organisme. Etudier l'anatomie, l'anthropologie, etc. A la bonne heure ! Voilà du travail utile, ayant des résultats immédiats pour notre individu. Mais la musique ? la poésie ? etc., ce ne sont là que sensations erronées, déviées, cherchant simplement à copier le naturel, à le remplacer par des besoins factices issus de l'organisation sociale actuelle.

Réagir contre toutes ces formes vicieuses et trompeuses ; ramener ainsi la vie à sa forme simple et harmonieuse, au moyen des seules jouissances matérielles, c'est à dire scientifiques, voilà le seul et véritable rôle de l'anarchiste.

Vivre ! c'est sortir de toutes ces manifestations neurasthéniques plus ou moins parties d'un point de départ sentimental et métaphysique, c'est dédaigner les actes nuisibles et inutiles pour en accomplir seulement et exclusivement, de profitables au développement de l'individualité humaine.

André LORULOT.

Chez les Chats-Fourrés

Considérant que nul ne peut juger son prochain, ce n'est donc que dans un sens relatif qu'il faut prendre les termes des articles qui paraissent sous ce titre général.

AFFAIRE DU BARON SURCOUF

Jedi dernier les chats-fourrés d'Orléans avaient devant eux Monsieur le baron Surcouf, avocat ; il avait assassiné le nommé Vallé, jardinier.

L'avocat général Drioux avait mis une sourdine à sa chanterelle, et c'est avec douceur qu'il réclama contre l'accusé.

Le jury a rendu un verdict négatif. Monsieur le baron Surcouf a été acquitté.

Quelle émotion dans la salle ! Emotion qu'Henri Varennes tâche de émousser aux lecteurs du Figaro. « On s'embrassait comme en une sacristie après un mariage. »

Pensez aussi, « cette absolution venant » après quatre longs mois d'espérance vécus » par l'accusé, de quel prix Surcouf a payé le » pardon !!! » ?

Vallé, avait été surpris par lui, dans le jardin de son beau-père. Un voleur, ça se tue, n'est-ce pas. L'affaire avait été vite faite. Les gens de la noblesse ont le droit au port d'armes et le temps de s'exercer à les manier.

Ce Vallé a eu de la chance d'être mort du coup, le tribunal ne l'aurait certes pas épargné. Avoir la bêtise de se mettre en posture d'être pris pour un voleur. D'ailleurs, l'avocat de la victime (M. Surcouf) a fait un portrait peu flatteur de ce jardinier. Qui sait, Monsieur le baron n'a fait que la moitié de son devoir en le tuant. Cet homme n'a-t-il pas des petits, il pourrait voir à les détruire.

Et puis, en y réfléchissant, non c'est bien comme cela ; les petits serviront de laquais, de jardiniers à la famille, humblement.

Peut-être, aussi, qu'un de la race, se placera à un autre point de vue que M. le baron, les juges et les jurés. Il établira que Surcouf ne travaillant pas n'a pas droit au fruit du travail des autres. Un jour, M. le baron viendra cueillir un fruit que lui, jardinier, aura fait venir par ses soins et son travail, il abimera le gilet baronal d'une balle en pleine poitrine, en criant bien fort au voleur.

QUI CÉ.

Les Pièces fausses

Le Travail inutile

Décidément, les gens honnêtes sont des crapules. Profitant de ses yeux affaiblis, un propriétaire vient de refiler à sa concierge, en lui payant ses gages, un stock de pièces fausses.

Ce fait est comique, d'autant que la con-

Bulletin d'abonnement au journal l'Anarchie⁽¹⁾

CAMARADES,

Je m'abonne (2) pour un an, ci-joint. 6 francs
— pour 6 mois — 3 »
— pour 3 mois — 1 fr. 50 au
journal l'« Anarchie » que vous voudrez bien m'envoyer régulièrement à l'adresse ci-dessous :

M

(1) Adresser à A. MAHÉ, 30, rue Muller.

(2) Biffer les deux termes inutiles.

(A DÉTACHER)

UN PEU DE FINANCE

Nous n'entrerons pas dans le détail des sommes envoyées.

Les camarades de Paris nous ont tous fait leur apport de la main à la main. Les listes de souscription n'ont presque rien donné.

Les camarades de province, une vingtaine, ont reçu immédiatement un accusé de réception.

Inutile donc de revenir sur ce point.

La circulaire demandant l'appui des camarades pour leur donner le plus intelligemment possible. Nous ne leur demandons que le prix du port, plus, s'ils peuvent faire mieux.

Nous avons fait faire un tirage spécial du n° 1, que nous tenons à la disposition des camarades pour les donner le plus intelligemment possible. Nous ne leur demandons que le prix du port, plus, s'ils peuvent faire mieux. Nous avisons les camarades que la forme jusqu'ici acceptée dans les journaux libertaires, et qui consiste à laisser un bénéfice sur la vente, aux camarades dépositaires, nous semble tout simplement idiote et mesquine.

Dans ce cas, ces camarades font du commerce avec leur idée. C'est un trafic qui ne nous intéresse pas.

Si le camarade qui accepte d'être le correspondant, ne touche pas d'argent d'une partie des gens à qui il le transmet, et ne nous envoie que ce qu'il a ; tant pis, mais c'est tout simple, nous le croyons sur parole, sans conteste.

Il n'y a toujours pas, de cette façon, de commerce entre nos amis et nous.

Les CAMARADES que cette feuille intéressera l'aideront par tous les moyens. En la propageant. En la vendant. En l'aidant à vivre.

Il est nécessaire qu'elle vive de l'effort de ceux à qui elle plaît.

PILZ.

A Travers les Réunions

Dimanche avait lieu, à Nanterre, une réunion publique du parti socialiste, avec le concours assuré des citoyens Voilin, conseiller général et Meslier, député.

Ce dernier devait traiter de la *Doctrine scientifique de l'Evolution et du Socialisme*. Pendant une heure et demie, Meslier parla de choses et autres, expliquant la mauvaise organisation sociale, parlant des troglodytes de la Vézère et concluant qu'il fallait faire du socialisme.

Paraf-Javal lui répondit. Dès les premiers mots le président voulut lui retirer la parole et ne trouvant pas d'autres moyens, leva la séance ; ce que les camarades présents et les gens partisans de la libre contradiction n'acceptèrent pas ainsi. Il s'ensuivit une bagarre, dans laquelle l'œil de Paraf fit connaissance d'une façon énergique avec un coup de poing américain. Le bureau balayé, une discussion contradictoire fut alors commencée. Elle fut fort intéressante.

Il y fut expliqué très clairement que la liberté consiste à laisser parler les gens à leur guise, qu'il n'y a pas de motifs pour tolérer l'intolérance des gens intolérants. Il fut facile de démontrer que l'Evolution universelle ne s'est pas faite dans l'unique but de permettre au Parti Socialiste d'arriver au pouvoir et qu'on peut en tirer d'autres enseignements.

La science actuelle permet de déterminer logiquement les mouvements raisonnables que doivent accomplir les humains.

Les lois scientifiques n'ont aucun rapport avec les lois politiques.

L'énumération des grands principes des lois de l'évolution suffit pour montrer à tous que l'humanité a des principes directeurs suffisants et que le problème consiste maintenant à les répandre parmi les inconscients et non pas à se servir d'eux pour faire durer la société actuelle en faisant de la politique.

Les religieux socialistes ont reçu une raclée dans tous les sens.

LE BALADEUR.

Revue des Journaux

Le Libertaire.

Georges Paul continue sa série d'articles documentés (ô combien) ; il a passé de quelques semaines le déluge et tout fait prévoir qu'il arrivera pour 1906, à nous parler de la création du Parti libertaire, dont Murmain, disait à l'Aube Sociale, qu'il n'existait pas mais qu'il se préparait.

Guerdat nous passionne à notre mouvement colonial dans le Maroc et montre avec l'ironie d'un Clemenceau que Delcassé ne remplit pas bien sa charge. Prenons en note pour les prochaines élections.

Urbain Gohier voit que les socialistes sincères comme Guesde et Vaillant, qui jusqu'ici, avaient gardé leur idéal intact, vont se faire rouler par Jaurès. Serait-il possible ! Que Gohier aille tout doucement constater dans le Nord la pureté commerciale de Guesde. Administrateurs de coopératives ou des 100 mille paletots. C'est kif-kif.

Que les Jeunes syndicalistes soient des écoles où se rencontreront les fonctionnaires syndicaux, nous dit Georges Yvetot.

Le docteur Bresselles donne des détails intéressants sur la syphilis et les meilleurs modes de préservation.

Une critique de Manuel Devaldès de *Prostitués* de Han Ryner sur laquelle nous reviendrons lors de l'analyse de ce livre.

Les Temps Nouveaux.

Un article documenté du docteur E. D. sur la loi des accidents du travail.

Le docteur Pierrot, dans sa série sur l'Esprit de révolte nous paraît peu sérieux quand il dit que la C. G. T. est une force vivante travaillant sans relâche à l'éducation de la masse ouvrière, de « l'armée révolutionnaire », que le syndicat est la véritable école où se fait l'éducation intellectuelle des travailleurs. Pierrot ne nous semble pas s'être servi, cette fois, de la méthode expérimentale.

Sous le titre *Mouvement social*, quelques notes de divers, utiles à lire, et les éternellement mêmes redites de Delesalle que l'on peut passer tranquillement.

Une critique du salon des Indépendants. Pour le supplément le stock s'épuise sans doute. Rien d'intéressant.

LE LISEUR.

CE QU'ON PEUT LIRE

Sous ce titre nous donnons comme un catalogue résumé, mais pourtant non définitif. Chacun des livres et des brochures porté ici sera analysé et il en sera fait une critique.

En outre de ces livres, nous nous mettons à la disposition des camarades pour toute commande de librairie. Il est bien entendu que nous réservons une bonne part de l'économie ainsi réalisée pour les besoins de notre feuille.

La Morale anarchiste. — Aux Jeunes Gens. — Anarchie et Communisme. — Organisation de la Victoire. — Brochures à 0 fr. 10, par P. Kropotkine.

Les Temps Nouveaux. — Broch. à 0 fr. 25, par P. Kropotkine.

Patrie, Guerre, Caserne. — Broch. à 0 fr. 10, par Charles Albert.

Immoralité du Mariage. — Broch. à 0 fr. 10, par René Chaughé.

La Substance Universelle. — Br. à 1 fr. 25, par Paraf-Javal.

Le Libre Examen. — Broch. à 0 fr. 25, par Paraf-Javal.

L'Absurdité de la Politique. — Br. à 0 fr. 15, par Paraf-Javal.

L'Anarchie et l'Eglise. — A mon frère le Paysan. — Br. à 0 fr. 10, par Elisée Reclus.

Les Documents socialistes : 0 fr. 25, broch. par A. Dal.

Autour d'une Vie, P. Kropotkine. — La Société Future ; L'Individu et la Société, J. Grave. — Dieu et l'Etat, Bakounine. — La Conquête du Pain, P. Kropotkine. — Volumes à 2 fr. 75.

Organisation, Initiative, Cohésion. — La Panacée-Révolution. — Le Machinisme. — Enseignement bourgeois et Enseignement libertaire. — La Colonisation. — Br. à 0 fr. 10, par J. Grave.

Les Déclarations d'Etievant, prem. et deux., 0 fr. 10 chaque.

Etiquettes, dix textes différents : 0 fr. 20 le cent.

Il est évident que les frais d'envoi grèvent ces prix.

OU L'ON DISCUTE OU L'ON SE VOIT

Nous insérons sous cette rubrique les communications des camarades. Comme nous l'avons dit nous faisons une sélection assez étroite, dans cette insertion.

Nous ne voulons pas nous amuser à insérer, pour des raisons de vente, des communications de toutes sortes ; mais il est entendu que nous ne nous posons pas en censeurs de celles que nous donnons. Et nous ne recommandons aux camarades que d'être le plus concis possible.

Nous désignons aussi les endroits où une contradiction nous paraît utile.

Les Universités Populaires nous feront tenir leur programme mensuel.

Causeries Populaires du XVIII^e, 30, rue Muller. — Lundi 24 avril, à 8 h. et demie, *Amour libre*, discussion de tous.

Judi 20-27 avril, à 9 h., *Cours d'espagnol*.

Causeries Populaires du XI^e, 5, cité d'Angoulême. — Mercredi 26 avril, à 8 h. et demie, *La Chimie nouvelle*, par le camarade Louis Bousquet.

Causeries Populaires du V^e, 303, rue St-Jacques ; jeudi 20 avril, à 8 h. et demie, discussion entre camarades.

L'Aube Sociale, Université populaire, 4, passage Davy, avenue de Saint-Ouen. — Vendredi 21 avril, causerie sur l'Hérédité et la Procréation, par le docteur Manheimer-Gaunès ; mercredi 26. *La Vie au Sénégal*, par Rousselot.

Causeries Populaires de Courbevoie, Salle Gymnase, 7, avenue Marceau. — Tous les 2^e et 4^e samedis, à 8 heures trois quart, *Les mondes, la terre, la vie*, par le camarade Paraf-Javal.

Composée par des camarades.

La gérant : A. MAHÉ.

Imprimerie des Causeries Populaires
A. Libertad.

tre ne parlaient le même langage — que l'on s'installerait là.

Ils burent. Ils mangèrent des baies et des racines. Deux huttes en branches furent construites, des feuilles mortes accumulées. Il faisait chaud. La première nuit s'écoula fort bien.

Les jours suivants, les semaines suivantes, un effort patient et ingénieux permit de rendre l'existence plus confortable. A l'aide d'armes grossières, on tua, première condition d'existence. L'Anglais était robuste et infatigable, le Français adroit et fertile en ressources. La femme exercée aux soins du ménage. En outre, le souvenir de leurs lectures les secourait puissamment, et l'exemple des divers Robinsons leur indiquait tout ce qu'il est d'usage de faire en pareil cas : ralistolage des vieux habits et confection de vêtements neufs au moyen d'écorces et de fibres, capture d'animaux par la force, la ruse ou la persuasion, fabrication de baumes utiles et de liqueurs agréables, agencement de logis commodes, propres et gais.

Bref, il arriva qu'ils s'arrangeaient si bien du présent que le passé leur importait peu et que de l'avenir ils ne souciaient guère. Les deux hommes avaient toujours à s'occuper. La femme apportait la joie de sa beauté et de sa grâce. Quant aux relations, elles étaient fort nettes. Le couple, uni depuis quelques années seulement, s'aimait beaucoup. Par affabilité et aussi par intérêt, ils essayèrent d'attirer leur compagnon et d'apprendre sa langue ou de lui enseigner la leur. Mais il opposait à ces avances une telle réserve, cherchant si visiblement les occasions de s'éloigner et de travailler à l'écart, qu'ils renoncèrent à leurs tentatives.

Et des mois passèrent ainsi, puis un an, puis deux ans. Un état de choses existant, on ne voit pas de raison pour qu'il prenne fin, si nul événement ne surgit. Or, que pouvait-il advenir ? L'Océan les emprisonnait inexorablement et ils connaissaient l'île en ses moindres détails.

Il advint ceci : un jour de grande chaleur, la femme ayant découvert ses épaules, l'époux aperçut dans le regard de l'étranger une lueur de concupiscence. Il l'observa. Les yeux étaient fixes, rivés à la luxuriante chair, et les mains tremblaient un peu.

Il n'en éprouva pas d'agacement, ce qui l'étonna, la même aventure l'ayant jadis, un soir de bal, jeté en une fureur jalouse. Mais des pensées multiples l'assiégèrent, et dès lors sa conscience fut le théâtre d'un drame intense et complexe.

Surtout lui apparaissait ce à quoi il n'avait point encore réfléchi, et sa femme non plus assurément, l'étrange situation de l'Anglais. Ils ne se gênaient pas, eux, dans la manifestation extérieure de leur amour. Sans y attacher d'importance, ils se laissaient surprendre aux bras l'un de l'autre et les lèvres jointes. Et sans nulle coquetterie — cela était incontestable — mais par la force des choses, la femme se montrait souvent vêtue

de façon sommaire, la gorge presque nue, les jambes visibles à travers les loques et les oripeaux.

Quelle impression devait subir le malheureux au spectacle de ces baisers et de cette chair ? Jeune et robuste, que ressentait-il durant les nuits ardentes, quand il évoquait l'étreinte proche de ses deux compagnons, l'abandon de la femme, la folie et le spasme de ce corps dont il savait le secret merveilleux ?

L'époux imagina les tortures possibles, certaines, de ce colosse aux appétits puissants et jamais assouvis. Il discerna que son besoin de solitude n'était que le désir de fuir le danger, et que les énormes travaux qu'il entreprenait à la fois aboutissaient à de bienfaisantes fatigues. Et il eut vraiment pitié de lui.

— N'aurait-elle pas, elle, la même pitié si elle devinait ? se demanda-t-il, et alors quelle serait sa conduite ?

Il songea tout à coup que cela peut-être arriverait ou que tout autre raison surviendrait qui pousserait sa femme vers la chute. Mais cette idée, phénomène inexplicable, ne le troublait pas outre mesure. Il l'examina souvent, car elle le hantait et, des semaines et des semaines, il la retourna en tous sens avec l'étonnement contenu de n'en point souffrir.

Et ce n'est que peu à peu, par une lente intuition de soi-même et des causes profondes qui déterminent les êtres, qu'il comprit la vérité. Il comprit qu'en pleine nature et loin du monde, il était fort simple qu'il n'éprouvât que des sentiments naturels, sans mélange de fausseté ou de vanité. La jalousie n'est qu'un instinct de propriété. L'orgueil l'exaspère et lessiècle et les foules et l'habitude lui ont donné la force et l'apparence d'un instinct naturel. Au point de vue absolu, que lui importait la chute de sa femme ? Cela ne lui causerait aucun ridicule. Leur amour en serait-il diminué, leurs caresses moins douces, leur intimité moins voluptueuse, et le bénéfice de joie et de tendresse qu'il en retirerait, moins grand et moins durable ?

Il comprit cela, et surtout il le sentit. Comme de l'eau qui lave et qui purifie, le contact incessant de la nature l'avait lavé des instincts acquis et des préjugés ineptes, l'avait purifié de tout ce qui est mesquin et factice. Et non seulement il admit sans effroi l'éventualité de l'acte, mais pour que cet acte ne fût pas entaché de trahison et de petitesse, il le voulut préparer lui-même. Et sa pitié sincère l'y incitait comme à une réparation légitime.

Et il dit à sa femme les choses qu'il pensait :

— Comprends-tu bien ? Elève ton âme au-dessus des médiocrités ordinaires, pour bien comprendre. Lui et moi nous sommes deux êtres identiques, affranchis de toute contrainte sociale. Le hasard nous a jetés là, et nous avons en commun cette île avec toutes ses ressources, et, en outre, toute notre

énergie et toute notre habileté pour y vivre. Ce que nous avons trouvé et ce que nous avons apporté, voilà notre patrimoine. Il est à lui comme à moi, et je ne prétends pas davantage en distraire quelque chose à mon profit que je ne l'admettrais de sa part. Or, est-il juste que j'aie, moi, la joie inappréciable d'un corps de femme, et qu'il ne l'ait point lui ? Songe à la consolation, à l'enivrement, à l'extase dont il est privé. L'acte légal de notre mariage constitue-t-il pour moi un droit réel ? Je le penserais, là-bas, où cet acte est une association de deux êtres contre tout ce qui les entoure. Mais ici, ne fait-il pas partie, lui, au même titre que moi, de cette association ? Je te le dis gravement et solennellement, sans même qu'il soit possible d'en souffrir, je te considère comme dégagée du devoir de fidélité envers moi. Bien plus, je déclare que ses droits sont analogues aux miens.

Les yeux dans les yeux, il lui dit :
— Va vers notre compagnon, femme, et fait le jour de ton corps.

Elle ne sembla point gênée. Il y eut un grand silence. Puis elle sourit d'un sourire inquiétant et doux.

Et il devina qu'elle n'avait pas attendu les paroles de vérité et de conscience pour obéir, elle, à sa bonté de femme, à sa perversité de femme, à son instinct de femme. Il tressaillit, prêt à la douleur et à l'irritation. Comment avait-elle réussi à tromper sa clairvoyance ? Mais une foi ardente le soulevait et il trouva que c'était bien. Chacun avait agi selon la loi et selon la nature. Pourquoi condamnerait-il la femme ? N'est-elle pas plus proche encore de cette nature que l'homme, et par conséquent ne doit-elle pas plus vite s'y soumettre ? Et n'est-ce pas encore la nature qui veut qu'à la bonté et à la tendresse de la femme il se mêle toujours un peu de mensonge ?

Maurice LEBLANC.

(Les lèvres jointes.)

Demandez partout

L'ANARCHIE

Qui paraît tous les JEUDIS

L'HYGIÈNE DU CERVEAU

Je reprends ici la série d'articles sur l'hygiène du cerveau, que j'avais entamée dans le numéro 33 du Libéraire, et les quatre ou cinq suivants.

En quelques phrases, je rapèlerai au fur et à mesure des besoins, les arguments que j'y donnais.

L'emploi, dans ces articles l'orthographe réformée. Je tiens à dire que sur ce point je pense qu'il y aurait à faire un travail remarquable. Libérer notre langue de signes inutiles ou fai-

— C'est passionnant tout cela. Je voudrais bien connaître en détail l'histoire de la terre.

— Cette connaissance est indispensable si tu veux avoir une idée nette de l'évolution humaine. Tu devras apprendre comment, peu à peu, par suite des abaissements successifs de température de la terre dans l'espace interstellaire dont on évalue la température à environ 273 degrés centigrades au-dessous de zéro, s'est formée une croûte solide, l'écorce terrestre, comment cette écorce, constamment déformée par les marées solaires, par les énergies terrestres internes, par la contraction, par les gaz de l'atmosphère, plus tard par l'eau etc., etc., comment cette écorce est arrivée à être ce qu'elle est aujourd'hui. On peut concevoir comment tous les corps, d'abord à l'état gazeux dans l'atmosphère, se sont liquéfiés, puis solidifiés au fur et à mesure du refroidissement. Il y a eu à des époques antérieures, des pluies de métaux.

— Comment ! Des pluies de métaux !
— Parfaitement. Vers 350 degrés centigrades, par exemple, il a pu pleuvoir du mercure. Il n'a pu commencer à pleuvoir de l'eau que vers 100 degrés.

— Pourquoi ?
— Parce que tu sais bien qu'au-dessus de 100 degrés, à une certaine pression, l'eau est à l'état de vapeur.

— Et qu'est-ce qui s'est passé à ce moment ?
— L'eau tombait en pluie sur le sol chaud, se vaporisait aussitôt pour retomber ensuite. Elle a, peu à peu, recouvert la terre et dissout certains corps. Successivement se sont formées les différentes couches géologiques. Peu à peu, par suite d'action et de réactions déterminées par les conditions du milieu, se sont constitués en leur état actuel ce que nous appelons les différents corps simples et composés.

— Tu fais allusion, n'est-ce pas, à la matière inorganique, c'est à dire non vivante.

— Oui. Mais n'oublie pas que la matière inorganique représente une forme particulière de vie. L'apparition, à un moment donné, d'espèces minérales qui n'existaient pas auparavant sous cette forme, ou, si tu préfères, la transformation de la substance en espèces minérales, est une manifestation de vie aussi réelle que celle de l'apparition, par la suite d'espèces végétales ou animales. Celles-ci

zant double emploi ne touche pas à son harmonie fonétique.

Nous ne voulons pas trop exagérer dans cette voie et sous prétexte de faciliter la lecture future nous rendre incompréhensibles aux hommes actuels ; mais, convaincus que les décrets de loi ne servent à rien dans aucune circonstance nous tâchons de jeter les quelques réformes que nous désirons dans l'écriture usuelle en les pratiquant nous-mêmes.

LA LECTURE

La singulière méthode d'éducation que celle employée dans toutes les écoles primaires. Dès cinq ans, les tout petits — avant peut-être, s'ils vont à l'asile — sont soumis au supplice de la lecture forcée. Et il ne vient même pas à l'idée des parents et des éducateurs que cette méthode est aussi irrationnelle que barbare. A ces cerveaux neufs, on commence déjà à imprimer la tare indélébile de l'abrutissement.

Me comprend-on bien ?
Peut-on concevoir toute l'aridité de l'étude des premières notions de lecture, imposées avant toute autre chose à des intelligences encore incultes. Pour bien saisir la grandeur de l'effort exigé de l'enfant, essayez de vous mettre à sa place, ou encore essayez d'apprendre la lecture d'une langue dont les caractères vous sont aussi étrangers que notre alphabet à l'enfant, le russe ou bien le grec, ou le chinois. Et vous ne pouvez encore obtenir un point de comparaison exact, car votre cerveau est habitué déjà à cette gymnastique.

Je me souviens d'avoir enseigné la lecture à des enfants de compréhension un peu lente et qui souffraient terriblement devant le tableau noir ; une, en particulier, depuis trois ans s'abrutissait devant lettres silabes et diftongues qui ne pouvaient se classer en ce cerveau rebelle et l'enfant pleurait chaque jour de dépit, parfois même restait des journées entières derrière une haie pour échapper au supplice. Comment arrivai-je à lui apprendre à lire ? Je me le demande encore.

Sans s'arrêter à ce cas tout particulier qui ne pourrait être un argument sérieux contre l'étude de la lecture, je parlerai d'une façon plus générale d'enfants à l'intelligence moyenne.

Une ou deux heures par jour sont employées à l'étude de la lecture. Le tout petit doit s'astreindre, sans avoir idée que cela puisse être utile, à une étude aride, alors qu'il y aurait tant et tant de choses intéressantes à lui apprendre, tant d'histoires vraies à lui conter ; qu'il écouterait avec passion parler des animaux, des plantes, des minéraux ; qu'il entendrait dans la joie le récit de voyages l'instruisant sur la géographie, que les sciences mises à sa portée le passionneraient.

En vérité, la lecture n'est à sa place que comme couronnement de toute une instruction, élémentaire, sans doute, mais assez complète pour que l'enfant ait le désir de savoir plus encore. C'est soit de science lui venant, le désir de savoir lire lui viendra aussi naturellement et son cerveau déjà habitué par les premiers exercices ne souffrira plus de l'aridité des premières leçons de lecture.

Mais comment opérer cette révolution dans l'instruction, comment faire comprendre à nos pédagogues, — si peu pédagogues — le danger de donner au cerveau de l'enfant une nourriture trop lourde et trop indigeste lui donnant le dégoût de toute autre nourriture qu'on lui pré-

d'ailleurs ne sont pas autre chose que la transformation de la substance minérale en substance végétale et animale. La chimie ne permet pas de doute à cet égard.

— Ne croit-on pas habituellement que la matière inorganique est dépourvue de vie ?

— Ce qu'on appelle « matière inorganique » vit à sa façon. Sans la conception des mouvements atomiques et moléculaires, aucune explication ne peut être donnée aux phénomènes physico-chimiques. Le prétendu abîme entre la vie inorganique et la vie organique n'existe pas et la formation du composé gélatineux organique qui a donné naissance aux cellules primitives (c'est à dire aux premiers êtres organisés) est un phénomène ni plus ni moins surprenant que celui de la cristallisation. La cristallisation nous montre des groupements de molécules en équilibre, affectant des formes géométriques toujours les mêmes dans les mêmes conditions. La végétation et l'animalisation nous montrent d'autres groupements des mêmes molécules dans des équilibres différents, toujours les mêmes dans les mêmes conditions.

— Comment sait-on tout cela ?

— Cela résulte d'innombrables expériences que les hommes ont comparées, coordonnées et commentées. Nous verrons plus tard comment la substance organique subissant l'influence du milieu s'est adaptée au milieu et a réagi contre le milieu et comment, à la suite d'innombrables transformations, elle se présente à nous sous la forme des végétaux et animaux actuels. Cette évolution est liée à celle de la géologie. Quand, par exemple, les continents ont émergé de l'Océan, d'autres conditions de vie sont devenues possibles. Les êtres inorganiques et organiques se sont modifiés. Tu vois, il est impossible de se faire une idée de ce qu'est l'homme, sans tout d'abord se rendre compte de l'évolution générale de la substance dans l'Univers et ensuite de l'évolution particulière de la terre. La prochaine fois, si tu veux, nous essaierons de nous rendre compte de l'évolution de la substance organique.

— Parfaitement. Nous verrons comment il est possible de concevoir que l'homme dérive de la cellule et quelles sont, à cet égard, les théories actuelles.

(A suivre).

PARAF-JAVAL.

L'HUMANITÉ (1)

INTERVIEW DE SON ONCLE
PAR MON NEVEU

II

Les Transformations de la Terre

— Bonjour, Nonc.
— Bonjour, Nef. As-tu réfléchi à notre conversation de l'autre jour ?
— Oui.
— Et quel est le résultat de tes réflexions ?
— Ce que tu m'as dit me satisfait.
— Qu'est-ce que je t'ai dit ?
— La substance est indestructible. Elle se transforme sans cesse.
— Bien.
— L'Univers n'est pas autre chose que l'ensemble de la substance, c'est à dire de la matière et de l'énergie.
— Bien. On pourrait même dire que la substance est de la matière énergétique ou de l'énergie matérielle, car la matière et l'énergie sont indissolubles. L'étude de tous les phénomènes nous montre qu'on ne peut concevoir l'une sans l'autre. Continue.
— On peut faire des hypothèses physiques d'accord avec les connaissances actuelles et expliquer la formation des mondes et leur évolution en considérant qu'il s'agit simplement de la transformation perpétuelle de la substance. L'Univers actuel est l'état actuel de la substance.
— Bien.
— Nous en étions là et tu m'as demandé si je connaissais le système de Laplace.
— Grâce à cette hypothèse physique, en concordance avec les données actuelles de la science, nous pouvons concevoir comment la substance a pu et peut se concentrer en amas ou nébuleuses, comment la concentration des nébuleuses a pu et peut produire les étoiles et comment en particulier l'étoile soleil provient de la nébuleuse voie lactée,

comment les différentes planètes de notre système (Neptune, Uranus, Saturne, Jupiter, les Astéroïdes, Mars, la Terre, Vénus, Mercure et d'autres peut-être avant et au delà de Neptune) se sont formées de parties détachées du Soleil et comment elles ont donné naissance aux lunes qui gravitent autour de certaines d'entre elles.

— Alors le sol-il est immobile au centre du système ?

— Rien n'est immobile nulle part. Le soleil semble entraîné, avec toutes les planètes qui gravitent autour de lui, vers un certain point de l'espace, situé dans la direction d'une étoile de la constellation d'Hercule.

— Et que deviendront tous ces mondes ?
— Leur substance se transformera continuellement.

— La terre, par exemple, finira-t-elle ? Les hommes finiront-ils avec elle ?

— Rien ne finit à proprement parler. Tu le sais bien. Rien ne se perd, rien ne se crée est la formule du transformisme universel. Tout se transforme. La terre finira en tant que planète, comme nous finirons en tant qu'humains, mais pas une parcelle de sa substance, pas une parcelle de la nôtre (qui est la même) ne sera perdue. A chaque instant, d'ailleurs, la terre et ce qui en fait partie (y compris les humains) se transforment par des échanges continus. A la suite de refroidissements successifs, la terre est arrivée à être ce qu'elle est aujourd'hui. La vie y est apparue sous sa forme actuelle quand cette forme a été possible. Elle disparaîtra sous cette forme quand cette forme deviendra impossible. Avec ou sans êtres humains, la terre continuera son évolution jusqu'au moment où ayant dissipé son énergie dans l'espace, il ne lui en restera plus suffisamment pour réagir contre l'action du soleil ou de l'astre dont elle sera voisine à ce moment.

— Et que se passera-t-il alors ?

— L'action du soleil l'amènera probablement à se joindre à cet astre. En tous les cas la substance terrestre sera restituée à un système de l'univers ou à l'ensemble de l'univers. Entre temps, la terre aura pu recommencer une nouvelle vie par suite de son action sur son satellite la lune et de la jonction possible de ce satellite avec elle.

(1) Voir l'anarchie à partir du n° 1.